

TROISIÈME PARTIE : CARTIGNY SUISSE

Chapitre XVII : La Restauration

C'est la paix. Cartigny, chef-lieu de la Champagne, s'était trouvé au centre des conflits avec la Savoie; Cartigny, terre de Saint-Victor, avait été sans cesse ballotté entre les souverainetés, de la Seigneurie de Genève, du Duché de Savoie, puis du Royaume de Sardaigne, occasionnellement de la République de Berne, Cartigny qui, devenu genevois en 1754, avait depuis lors vécu les affres de la Révolution, l'humiliation de l'occupation française, les émotions tragiques de l'épopée napoléonienne ... Cartigny peut enfin organiser dans le calme sa vie de commune genevoise et suisse à laquelle la Petite-Grave a été agrégée. Le pittoresque hameau a pris, dès lors, une place de plus en plus grande dans les préoccupations des autorités municipales; il y est représenté par des conseillers municipaux et souvent par un adjoint. Il prend part à tous les travaux et à toutes les fêtes du village.

M. Daniel-Benjamin Roux-Mestrezat, qui par sa mère est petit-fils de Jaques Bordier-Vautier, ~~premier propriétaire de la "Moutonnière", et qui~~ (note143GRHC) inspire à chacun le plus grand respect; et devient le premier maire de Cartigny libre après avoir été le dernier maire du régime français. Sous sa magistrature, le village a passé par toutes les agitations de 1813, 1814 et 1815, et, lorsque Roux deviendra ensuite maire de Chancy, son premier adjoint, François-Ami Dedomo (encore un Dedomo, le fils du juge de paix Jaques), fera l'intérim jusqu'à la nomination de son successeur. Sa sœur célibataire, Mlle Jeanne Roux, demeurera à Cartigny jusqu'à sa mort, survenue ~~en 1864, et léguera sa~~ le 19 décembre 1864. Sa jolie maison, construite en 1772 au centre du village, ainsi que ses beaux meubles à, devinrent la propriété de sa fidèle servante, Mme Boulard, fille du charron Louis Doron Ultramare et de son mari (note144GRHC).

En 1813, Roux entretient d'excellentes relations d'amitié avec les nouveaux habitants du château, les Duval, qui forment le centre

d'attraction du village. Tout s'harmonise en cette période heureuse : au pasteur Anspach a succédé un jeune ecclésiastique de grand avenir, le futur professeur de théologie Edouard Diodati. De vieille famille noble italienne, Diodati descend du fameux Jean Diodati, le traducteur de la Bible en italien, et du père de ce dernier, Carlo Diodati, filleul de Charles-Quint, qui, baptisé par le pape, abandonna par convictions religieuses son beau palais de Lucques et vint s'établir dans la Genève réformée.

Edouard Diodati différait d'Isaac-Salomon Anspach autant que le régime de la Restauration différait de celui de la Révolution. "Esprit philosophique, conscience admirable", dit Philippe Monnier du nouveau pasteur de Cartigny dans son volume sur *La Genève de Töpffer*. Et il ajoute : "Toute une partie de la vie genevoise se déroule encore au village ... Les Pictet à Lancy, les Chateauxvieux à Chouilly, les Tronchin à Bessinge, les de la Rive à Presinge, les Micheli et les Faesch à Jussy, à Cartigny, les Diodati, les Duval, les Roux; à Chancy, les Naville; à Avully, les Colladon, les Tollot, les demoiselles Pictet et M. Cayla. Tout ce monde se réunit; ils sont quelquefois vingt à lire ensemble, à faire de la musique ensemble ou bien à jouer ensemble à des jeux courants. M. Diodati joue de la flûte, Mme François Naville possède une admirable voix, et dans le nant des Duval, rempli de pavillons, M. François Naville lit à la compagnie rassemblée quelque pièce de Racine." Le dimanche, au château, il y a sous les ombrages table ouverte pour tous les amis, et l'on compte souvent, dans la cour, de vingt à trente voitures arrivées de tous les coins du canton.

Tout cela était coquettement "vieux régime", et il était naturel que, dans un village traditionaliste comme celui de Cartigny, l'intimité régnât entre le presbytère (Edouard Diodati), la mairie (Daniel-Benjamin Roux) et le château (Jacob-David Duval). Diodati, à 26 ans, s'accommodait fort bien de ce genre, de vie, mais l'appartement qui avait fait le bonheur d'Anspach lui parut singulièrement petit, sans air et sans lumière, resserré qu'il était entre le temple et la ferme voisine adossée à la grande maison des **Monnard** Bonnard (note145GRHC), puis sa jeune femme, née Charlotte Vernet, venait d'accoucher d'un petit Théodore en 1816, et il comptait bien voir ses enfants se multiplier. Diodati se sentait en état d'infériorité vis-à-vis du maire, qui habitait la jolie maison à tourelles héritée des demoiselles Bordier;

M. Roux-Bordier en était devenu propriétaire en 1770, puis elle avait passé à Daniel-Benjamin Roux-Mestrezat (elle appartiendra ensuite aux Dufour, aux **Teyssère** Teysseire, au pasteur François-Louis Guillermet, à Joseph-Louis Hornung et, au XXe siècle, (note145GRHC) à Ami Dufour puis à la famille Preysler).

Chacun y mettant du sien, la Commune décida en 1817 l'acquisition de la propriété **Monnard** Bonnard (précédemment de l'Escale), qui devint le presbytère et qui l'est demeurée jusqu'à ce jour, quant à l'ancien appartement d'Anspach, il fut occupé pendant quelques années par le régent, Louis Oltramare, puis loué à des habitants du village.

Revenons à 1816, alors que chacun vit dans l'euphorie de la paix enfin recouvrée. Un beau jour survient à Cartigny, arrivant de Saint-Pétersbourg, Kiprensky, le peintre russe le plus fameux de l'époque napoléonienne. Après un long voyage à travers l'Allemagne, il a été accueilli à Genève par les Duval, dans leur joli home de la rue derrière les Granges, et avec eux il vient passer l'été à Cartigny. Les lignes du paysage l'enchantent, de même que l'hospitalité "à la russe" de ses amis :

"M. Duval", écrit-il de Rome en 1817 à son ami N. Olénine, le futur président de l'Académie des Beaux-Arts de Saint-Pétersbourg, "M. Duval vit magnifiquement. Il possède à Genève une excellente maison avec un beau cabinet de tableaux; sa maison de plaisance à Cartigny, à neuf verstes de la ville, est parfaite, les pentes des montagnes y sont consacrées à Bacchus et à Cérès, j'ai souvent pris plaisir à voir ses troupeaux sur les prairies plantureuses. Le train de maison est mené de façon exquise. On voit, au delà du Rhône, les frontières de la France. Après le travail, je me promenais sur les falaises du Rhône et me reposais sous l'énorme tilleul planté par Sully."

Kiprensky, suivant sans doute le chemin communal qui, à cette époque, longeait les grands chênes puis l'allée de platanes dans la propriété aujourd'hui Martin, tournait à gauche le long des falaises en face de la vallée de l'Allondon, s'arrêtait au banc de Bellevue (où un platane a remplacé le tilleul), longeait ensuite les vignes jusqu'à l'allée d'arbres par laquelle il regagnait le petit pavillon d'Etienne Dumont et le portail du château. Ce chemin public a été acquis plus

tard par les Duval en échange du terrain nécessaire pour la construction de la "vie neuve" (en patois : vi, vie ou vy = chemin, note146GRHC) et de la route de La Plaine.

Kiprensky a été, pour Cartigny, un précurseur. Pendant près d'un siècle après son séjour, la beauté des lignes de son paysage sera méconnue des artistes. Philippe Monnier lui-même, l'adorateur du village, écrira : "J'aime mon village pour son charme" inédit, pour sa poésie discrète et pour sa condition obscure d'ancien village de la campagne genevoise qu'aucune aventure fortuite ne dévia de ses origines, et qui demeura plus fidèle qu'un autre au sens de mon pays. La grâce de ses lignes dépourvues d'éloquence, la modestie de son paysage effacé, la médiocrité de son décor tranquille m'ont valu bien des joies, et ces joies furent d'autant plus heureuses que je dus les aider davantage, les découvrir moi-même et les goûter tout seul."

Tout seul ? Pas pour longtemps : Philippe Monnier fit si bien partager à ses lecteurs sa tendresse pour Cartigny qu'aujourd'hui sa vieille maison des champs est devenue lieu de pèlerinage, et que, les uns après les autres, nos meilleurs peintres s'attachent au coin de terre béni dont Kiprensky, en 1816, avait déjà si bien saisi la beauté architecturale. "Paysage effacé" ? Non : Monnier est trop modeste pour son village. "Médiocrité de son décor tranquille" ? Non : décor tranquille, sans doute, mais de lignes si simplement harmonieuses qu'elles effacent tout soupçon de médiocrité. Demandez à Paul Matthey, que, plus que toute autre région du canton, Cartigny a formé comme peintre !

Le grand peintre russe a quitté Cartigny en automne 1816, sans se douter que l'hiver suivant serait un des plus douloureux de la vie du village. La famine accompagne souvent les guerres, mais, plus fréquemment encore, elle les suit et vient frapper les hommes au moment où, dans la joie de la paix retrouvée, ils se figurent que tous leurs maux sont terminés. Les mauvaises récoltes de 1816 et les rigueurs de l'hiver 1816-1817 furent telles qu'au printemps des désordres éclatèrent en ville : ce fut la "révolte des pommes de terre". A la campagne, aussi, régnait la disette. Dans la grande cour du château, les villageois venaient manger les soupes populaires (on les appellerait aujourd'hui "communautaires") que préparaient les Duval. Et l'on allait dans les champs cueillir la *barbadian*, plante de rebut, salsifis sauvage auquel on ne recourt que dans l'adversité. Le souvenir

de cette époque pénible est resté si vivant que, de nos jours encore, à Cartigny, on parle de "l'année de la barbadian".

Et pourtant, si l'on en croit Jacob-David Duval, ces privations étaient peu de chose à côté des souffrances de la Savoie. Le 30 mai 1817, il écrit à un ami à Saint-Pétersbourg : "Il y a six semaines à deux mois que je vous ai expédié dix fromages de Cartigny en cinq cuveaux; ce qui lui manque pour être égal à du bon gruyère sera compensé par la bonne intention et parce que c'est un produit de Cartigny. Nous continuons à être heureux ici, autant qu'on peut l'être entouré de la plus affreuse misère, la Savoie éprouve une véritable famine, Genève est préservée par sa richesse et par les bonnes mesures du Gouvernement qui s'est approvisionné à temps. Non seulement aucun de ses administrés ne souffre, mais nous sommes à même de donner quelque secours à ceux qui nous avoisinent le plus. La famine est une calamité plus affreuse que la guerre et la peste."

L'histoire se répète ... et le village continue de vivre. Une belle nuit, à Eaux-Mortes, les Demole croient entendre la voix d'un revenant, la voix d'un des leurs, François, qu'ils croyaient mort depuis plusieurs années "dans les Russies". C'est bien lui, mais en chair et en os : "Sortez le cuvier et de l'eau chaude !" leur crie-t-il, il se dévêt, brûle ses habits et se débarrasse de sa vermine. Il revenait des dernières campagnes, à pied, ayant cheminé à travers l'Ukraine, la Hongrie, l'Autriche, le Tyrol, la Lombardie. On s'habillait à cette époque de façon seyante. Les recherches faites au XXe siècle par le peintre Edouard-Louis Baud établissent qu'après diverses modifications survenues dans les premières années du XIXe, la robe des Genevoises se composait, en 1830, d'une jupe longue, avec taille très haute, faite en tissu à carreaux ou d'indienne; le corsage, entr'ouvert, était recouvert d'un fichu noué sur le devant; les manches, droites, arrivant aux coudes, laissaient les bras nus; un tablier, rayé ou uni, se dessinait sur des bas blancs, les souliers étant découverts; un grand chapeau de paille recouvrait un bonnet à bord de dentelles ou tuyauté avec brides, noir pour les personnes âgées.

Les hommes portaient une veste à boutons de métal serrée à la taille, un gilet droit rayé en travers, un col mou droit avec cravate, un petit nœud noir; le pantalon était long, rayé, assez ample dans le bas,

les bas étaient blancs, les souliers découverts, sur la tête, un grand chapeau de feutre noir à bord relevé.

L'Association cantonale du Costume genevois, qui s'est constituée un siècle plus tard, a adopté ces costumes, et, lors des fêtes, la Section de Cartigny, qui est très active (sa doyenne Mlle Bermond la toute première aussi bien que les benjamines), met ses jolis atours de 1830 et forme, dans le paysage agreste, un bouquet de jolies couleurs.

"Et ce village est le village de jadis, avec son vieux lavoir, son four, son auberge à l'enseigne d'une branche de houx, où sous un arbre du verger est servie l'omelette au cerfeuil, chère au cœur de Jean-Jacques. Avec son mège, son taupier, les longs récits au coin de l'âtre, l'hiver qu'on teille le chanvre et où l'on casse les noix. Avec sa famille, son crésu, ses longues mélopées de moissonneurs, avec ses superstitions, ses légendes, ses habitudes séculaires. Les soirs de mariage, les gamins se ruent sur les "alouilles". Le premier dimanche de Carême, ils allument les brandons; le premier dimanche du mois des fleurs, ils construisent le *foliu*, et les petites filles costumées en épouses du mois de mai, tout en blanc, des brins d'aubépine aux cheveux, dansent et offrent des fleurs aux passants." Ce récit de Philippe Monnier, vrai pour l'époque de la Restauration, est demeuré vrai, en partie tout au moins, pour le milieu du XXe siècle, comme il eût été vrai, déjà, pour les temps reculés du Prieuré de Saint-Victor et des luttes contre la Savoie.

Au soir de leurs noces, les époux donnent les *alouilles* aux enfants (il les lancent en sortant de l'église, note149GRHC). Ces présents doivent être renouvelés le premier dimanche du Carême. Ce jour-là, la jeunesse se rend au domicile des personnes mariées dans l'année et chante :

Es Alouilles,
La fenna est groussa
Dé quan ?
Dé la San-Dian !
Lla fera
Dei biau einfan.
Alouilles ! Alouilles !

Le soir, on allume des feux de joie sur les hauteurs : c'est le dimanche des *brandons*. Les torches, composées de faisceaux de bois odoriférant tressés avec de la paille, portent le nom de *faille* ou *faille*. Déjà, en 1518, Bonivard en parlait en ces termes : "Sous couleur de faire guet, l'on s'assemblait à belles torches et falots et faisait-on des banquets tour à tour et chacun le sien, et faisait-on ardre un brandon, comme l'on a de coutume le premier dimanche de carême, lesquels brandons s'appellent *failles*, jouxte la langue savoisiennne." Remontons plus haut encore dans l'histoire : dans la *Guerre des Albigeois*, ouvrage de 1210, on lit : "Doncs aporton las *fallias*." Aujourd'hui ~~en plein XXe siècle, c'est~~ à Cartigny, après Louis Dufour, ce sont ses descendants et les habitants qui préparent les brandons failles faites d'une longue perche entourée de paille, de sarments et de roseaux pour une spectaculaire pétarade ! Qui donc, parmi les jeunes, viendra ~~l'y aider~~ participer ?

Quant au *folhu*, il a subi une assez longue éclipse; mais, depuis que Jaques-Dalcroze l'a remis en honneur, chaque année, fidèlement, Cartigny observe, avec quelques variantes, le rite antique, que Blavignac décrit en ces termes : "Tandis que, le premier dimanche du mois des fleurs, les jeunes filles se travestissent en *épouses*, les garçons préparent le *feuillu* ou *follhiu*. On appelle ainsi un mannequin bizarre, construit en branches reliées par des cerceaux et dont le sommet, terminé en cône, contient la plus grosse *campan-ne*¹ que l'on a pu se procurer; ce mannequin, entièrement revêtu de feuilles et décoré de rubans, ne laisse point apercevoir le jeune homme qui s'en affuble, et qu'on a eu soin de choisir parmi les plus vigoureux de la troupe, en tête de laquelle il marche faisant une quête en chantant, accompagné de la cloche qui tinte, et avec tous ses camarades, quelque pièce de circonstance longuement apprise, ou, ce qui est le plus ordinaire, se bornant à crier à tue-tête :

- » Follhiu ! Follhiu !
- » Mé de fruita qué de folhes !"

Aujourd'hui, les enfants chantent *Le Roi et la Reine, La petite Jardinière, Les Vieux* ...

¹ Sonnette en fonte que l'on suspend au cou des vaches.

Les charivaris existent encore, plus rares qu'autrefois, et un peu différents. "Le fait de convoler à de secondes noces était, chez le paysan, écrit Blavignac, l'occasion d'un vacarme effroyable ayant pour but d'empêcher les mânes du défunt de venir troubler les nouveaux conjoints. La cause a disparu, mais le charivari est resté; on l'accompagne d'un chant aussi discordant que le reste du concert. Les paroles, variables, s'alignent suivant ce thème :

- » C'est toi, vieille carcasse,
- » Qui viens de te marier,
- » Sans en avertir les femmes,
- » Les enfants du quartier.
- » Nous sommes de bons enfants,
- » Nous voulons la bouteille,
- » Ou bien
- » Charivari !
- » Pour qui ?
- » Pour la mère Denys !"

En plein XXe siècle, la tradition en a subsisté, et le regretté ancien maire William Vanier m'a conté, sur ses vieux jours, les règles du jeu, car il s'agit d'un véritable jeu dont chacun doit respecter les prescriptions : les meneurs du charivari ont le droit (que respectent les autorités de la commune) de faire, en cas de second mariage, tout le tapage qu'ils veulent sous les fenêtres des époux *la première nuit que ceux-ci passent sous leur toit après leur mariage.*

Il s'en suit que personne au village n'est informé du jour des épousailles, tenu secret par le maire. Pas plus tôt mariés, les conjoints fuient pour quelques jours et font circuler les bruits les plus divers sur la date de leur retour. Un beau soir ils arrivent en catimini, et le lendemain matin, s'ils n'ont pas été surpris, ils ont gagné la partie. En revanche, s'ils sont vus, la jeunesse triomphe, et ...

Charivari ! Charivari !

Une belle nuit d'été, en 1920, tout le quartier est réveillé par un tapage d'enfer. Pas de doute : c'est l'enterrement d'une vie de garçon. La marche funèbre de Chopin, déformée, grossie, chantée et jouée aussi faux que possible avec accompagnement de crécelles et de casseroles, s'enfle, se répète avec un entêtement acharné. Une colonne avance; elle s'arrête devant la fenêtre de la fiancée; alors le tapage redouble, et, à la lumière de lanternes, apparaît le corps du condamné : le fiancé est étendu, comme sur une civière, au moyen d'une échelle agrippée à une brouette. La fête funèbre est à la fois grotesque et joyeuse. Coutume du très vieux temps qui s'est perpétuée jusqu'au milieu du XXe siècle et que personne ne songe à abandonner.

La grande fête de la jeunesse, la Saint-Georges, est encore la fête patronale du village au début du XIXe siècle. Quand les cerisiers sont en fleurs, garçons et filles, fidèles à la coutume qui date d'avant la Réforme, vont danser sur la prairie aux Roches, la prairie où maintenant se rassemble le village pour célébrer le 1^{er} août. (Auparavant, semble-t-il, on allait danser au ou sur le Château, ou à la Plantaz, non loin des ruines du Châtelard de Bonivard, note151GRHC). La Saint-Georges fut laissée dans l'oubli à partir de 1834 : alors fut fondée "l'Abbaye des Artisans", la Société de Tir, et la date de sa fondation, le 31 juillet, reportée au troisième dimanche d'août, prit la place de la Saint-Georges.

Jean-Jacques Monnier a conté, dans la *Tribune de Genève* des 9 et 10 septembre 1934, l'histoire de l'*Abbaye des Artisans* : "En 1834, les gens de métiers abondaient au village : menuisiers, charrons, charpentiers, horlogers, tailleurs, cordonniers, tisserands, négociants, aubergistes, etc., représentaient le petit artisanat tout en cultivant quelque champ ... Probablement, et bien que la société se tint à l'écart de la politique, les artisans représentaient-ils à cette époque les principes libéraux qui commençaient à se répandre dans la campagne, alors que les paysans demeuraient plus fidèles aux idées conservatrices de la Restauration. Les premiers statuts ou règlements de la société indiquent, en effet, que son comité et sa commission de direction sont composés pour deux tiers d'artisans et pour un tiers d'agriculteurs ...

» Jusqu'en 1854, le tir se fit "à l'oiseau". Un oiseau de bois, orné de décorations en fer-blanc, suspendu à un arbre ou fixé sur un poteau, servait de but. Le tireur ayant réussi à le descendre et à le mettre en pièces était proclamé roi du tir et recevait en récompense la médaille de la Société." Une cible fut adjointe à l'oiseau et les prix consistèrent en pièces d'argenterie. Le bleu et le blanc étaient les couleurs de la société.

En 1864, les "Artisans" transformèrent leurs statuts et leur titre en celui de "Société de Tir de Cartigny". Le stand fut inauguré en 1883.

La "cruche aux loups", qui date, croit-on, de 1772, et qui existe encore, était utilisée pour les vins d'honneur de l'Abbaye des Artisans.